

n'est par le cœur, ai-je ouverture à ces choses de l'*Imitation*? C'est un art de persuader "d'un autre ordre" que celui des rhéteurs et tout autrement puissant. Il ne procède point par les raisonnements; non pas qu'il les méprise, et qu'il ne les trouve d'un bon usage pour le gouvernement ordinaire de la vie; mais comme les choses qu'il entreprend de nous persuader ne comportent pas plus ou moins de probabilité, et qu'elles doivent être certaines ou n'être pas du tout, il ne s'exerce pas à disputer. Il se dispense du syllogisme et des enchaînements ingénieux du sorite. Et c'est du premier coup et par une vive illumination du dedans qu'il nous convainc des vérités du salut. Tel a été l'art de persuader de N. S. Jésus-Christ durant sa vie mortelle. C'est l'art du disciple, auteur de l'*Imitation*. Lui aussi "il a des paroles de vie éternelle." A quel rhéteur, à quel dialecticien irions-nous, quand il s'agit de la vie éternelle? Je n'en voudrais aucun pour garant d'un bien aussi considérable; je ne risquerais pas avec eux un cheveu de ma tête. Si vous vous approchez des Saintes Lettres avec une compréhension autre que celle du cœur, vous n'approcherez jamais de ce vrai, simple et subjuguant; ou si vous y venez avec de la science, ce ne sera pas à votre avantage. Et c'est inutilement que vous agitez dans le van de votre exégèse ce froment céleste. Il ne s'en envolera pas dans l'air un brin de paille ou d'ivraie. Ce n'est pas pour rien que N. S. Jésus-Christ, qui voyait venir ces épêcheurs malheureux de sa parole, remercie son Père "de ce qu'il lui a plu de révéler ces choses aux petits de ce monde." Pourquoi aux petits? Ce sont des ignorants, des grossiers, et néanmoins ils entendent. Et même ils ont été les premiers pris; et par où donc, si ce n'est par le cœur?

VII

Venons enfin au corps même de cette langue de l'*Imitation*, à la diction latine. Pour porter tout l'ordre de vérités spirituelles, il faut que ce latin-là soit bien fort, et que rien ne lui manque de ce qui fait le bon latin. Ah! sur ce point nous ne sommes pas peu déçus, nous autres cicéroniens et virgiliens. C'est du petit latin, tout ce qu'il y a de plus petit latin au monde. Il est plat, tout près de terre, du dernier familier, disons du dernier domestique. Il va avec la grammaire, quand la grammaire est pour lui; sans la grammaire, quand celle-ci le contrarie. Et de quelque manière qu'il se comporte, il est aisé, doux, coulant, mélodieux à réciter, clair, mieux que cela, translucide à l'entendement. C'est du latin de hommes femmes. Celles-ci doivent en attraper quelque chose, quand par hasard elles y regardent. Tant il est simple de cette simplicité universelle dont rien ne se perd ni ne s'altère à passer par la version dans tous les idiomes modernes! Je ne pense pas qu'après le latin des Evangiles, celui de la Vulgate, il s'en rencontre un autre qui soit plus propre à rendre la vérité intelligible, et qui la revêtent d'un vêtement plus pur et plus lumineux. Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque la facilité qu'on trouve à faire passer l'original de l'*Imitation* dans toutes les langues a été la cause de la diffusion vraiment universelle de ce divin livre. Pour ne parler que des traductions que j'en ai lues [les polyglottes en pourraient dire là-dessus plus long que moi], je ne me suis pas médiocrement étonné du peu de changement que ce latin avait subi par le travail de la traduction. Il paraissait avoir plutôt tiré à lui et changé en sa propre forme l'idiome qui le traduisait qu'avoir reçu la loi de cet idiome. Que dirai-je de cette traduction en grec ancien et classique [1615] d'un père jésuite allemand *Georgius Mayr*, traduction que je suppose n'être pas connue de beaucoup de monde, et pas très-lue? Dans cette version, légèrement très-concise, le latin se voit pour

la marque de l'inventeur y est toute vive. Ce latin a quelque chose d'incorrupible et d'incommutable. Il a les propriétés intrinsèques des vérités qu'il exprime, et qu'il nous fait recevoir par les canaux secrets de la foi et du sentiment. D'où est ce latin? A qui l'auteur de l'*Imitation*, ce latiniste si pauvre, l'a-t-il pris? Ce n'est pas aux Pères latins, dont nous avons aujourd'hui les meilleurs extraits dans la publication de l'abbé J.-M.-S. Gorini, publication de laquelle un bon nombre de catholiques, ignorant leurs antiquités, ont fort à le remercier. Je ne vois pas, dans le *De Imitatione Christi*, trace de cette vraiment basse latinité des Pères, je dis vraiment basse auprès de Cicéron et au jugement des cicéroniens; car elle n'a de vicieux chez les Pères que l'écorce. Une sève nouvelle abonde au cœur de l'olivier greffé, et monte du tronc au faite de l'arbre. C'est la sève de la croix. Ce mauvais latin, en passant, comme l'a dit Bossuet, par ces bouches sacrées, et servant de véhicule à la parole de Dieu, est redevenu du bon latin. Il est de nouveau et d'une autre manière ce qu'il était sous le peuple-roi, une langue d'action, de conquête et de gouvernement. Comme il a aidé Rome à l'universel asservissement des corps, il va aider l'Eglise naissante à s'assujettir les esprits. Pour qui aime la pure moëlle des choses et qui sait la tirer des mots, c'est un beau et grand latin que celui des Pères. On ne le couronnerait pas dans nos concours universitaires, et l'on aurait raison. Il fourmille des solécismes, de barbarismes, de patois provincial, au suprême degré chez les Pères africains, de petits jeux d'antithèses, de termes opposés les uns aux autres par leurs facettes, que sais-je? de toutes sortes de barbaries crues, et pas moins généreuses, à cause de l'idéal chrétien qui est là-dessous et qui pousse en vigueur. C'est bien la vieille langue romaine, la mère des nôtres, épuisée d'ans, et qui ne produit plus que des fruits de vieillesse. Les Pères usent d'elle en l'état où ils la trouvent. Ce latin-là n'est pas mauvais du fait de ces génies nouveaux, enfants de la foi, hommes d'action, de direction, de sacrifice, soldats de la vérité, *usque ad sanguinem*, jusqu'à l'effusion de leur sang. Il est mauvais du fait de l'ineluctable destin des nations, et parce que, les mœurs tombant en pourriture, les langues y tombent avec les mœurs et par les mœurs. Mais à des idées nouvelles, sublimes, raisonnables et régénérantes, tout organe est bon qui les aide à se répandre et à se soumettre les âmes. Voilà comment le latin des Pères vit et fructifie dans sa corruption, étant plein d'un esprit qui ne passera pas plus que le Christ et ses promesses.

Je ne trouve dans le *De Imitatione Christi* aucun de ces reliefs succulents et agréables de la civilisation romaine. Ici aucun effort pour bien dire et pour se donner de l'ore *rotundo*; pas le plus petit tour de maître ou d'écolier de rhétorique; une ignorance ou une horreur absolue de ces manières-là; aucune littérature chez cet homme de Dieu. La prière et la méditation ne tiennent pas lieu à elles seules de belles-lettres: encore elles n'y suppléent pas médiocrement. Entretenez-vous un peu, si le cœur vous en dit avec une personne vraiment dévote, et qui est sans cesse en commerce avec Dieu, et vous verrez quelles lumières sur toutes choses jaillissent de ce fonds pur et tranquille. Donc pas d'homme de lettres dans l'auteur de l'*Imitation*. Aussi quel naturel et quelle candeur! *Ego non novi litteraturam*, a dit le psalmiste. Tout notre latin de l'*Imitation* ne viendrait-il pas de la Vulgate, *e latere Vulgate*, comme je lis dans une préface latine d'une édition des Psaumes (*Versio vulgata et versio nova* MDCCCLV). Et, en effet, vous n'avez qu'à passer des Psaumes à votre *Imitatio Christi*, et à faire s'entre-suivre les deux lectures; vous vous sentirez comme embarqué dans ces mêmes pensées et dans ce même latin, petit,